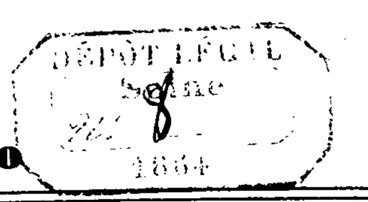
1re Année. — N° 8. **Quinze centimes le numéro** Le 25 Août 1864.



ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer. . . .	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, 31, galerie d'Orléans

Paris, le 25 Août

ÉTUDE

SUR LE

WILLIAM SHAKESPEARE (1)

De VICTOR HUGO

Suite (2)

II

Plus loin, l'illustre écrivain s'exprime ainsi :

« L'art suprême est la région des Égaux.

» Le chef-d'œuvre est adéquat au chef-d'œuvre.

» Comme l'eau qui, chauffée à cent degrés, n'est plus capable d'augmentation calorique et ne peut s'élever plus haut, la pensée humaine atteint dans certains hommes sa complète intensité. Eschyle, Job, Phidias, Isaïe, saint Paul, Juvénal, Dante, Michel-Ange, Rabelais, Cervantes, Shakespeare, Rembrandt, Beethoven, quelques autres encore (*Victor Hugo certainement*), marquent les cent degrés du génie.

» L'esprit humain a une cime;

» Cette cime est l'idéal.

» Dieu y descend, l'homme y monte. »

Et le progrès, ô poète ! et la loi de la perfectibilité humaine, qu'en faites-vous?

Ils vous gênent, vous les biffez; et tout est dit.

Prenez garde ! le vertige siége sur les cimes!

Icare ! prenez garde à vos ailes !

Qu'est-ce que l'art?

C'est le culte du beau sous toutes ses formes.

Qu'est-ce que l'idéal?

C'est le mieux !

Il y a toujours un mieux !

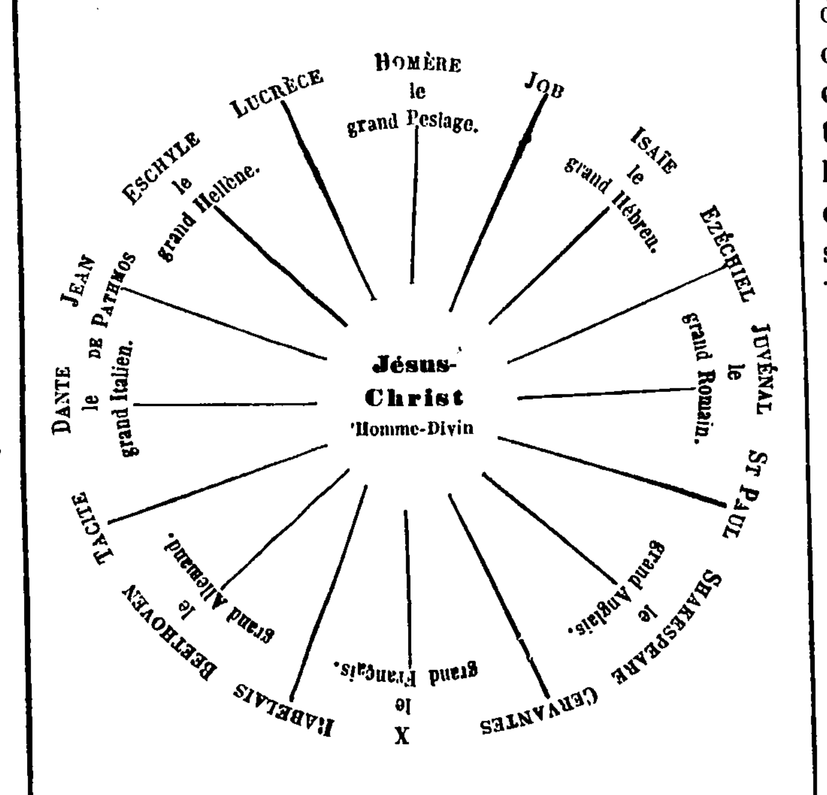
Ne mesurez jamais, qui que vous soyez, l'art et l'idéal à votre taille. Il y a toujours quelqu'un au-dessus de vous, quelqu'un de plus grand que vous, ne fût-ce que celui qui doit venir dans un siècle, ne fût-ce même que l'Envoyé de Dieu.

C'est mettre l'art et l'idéal sur le lit de Procuste, que de leur dire : Tu n'iras pas plus loin.

III

Maintenant, lecteur, visitons ensemble les propylées de Victor Hugo.

Elles sont splendides!



Le grand Français manque! Pourquoi? ***That is the question.*** C'est là la question, comme dirait Shakespeare.

Ne nous y arrêtons pas; mais glanons plutôt de ci, de là, quelques phrases au milieu de ces forêts d'exclamations dont l'œuvre de Victor Hugo surabonde.

Faisons mieux d'abord, et descendons une statue de son piédestal pour l'examiner dans tous ses détails.

Prenons Ézéchiel.

« Ézéchiel, — dit Victor Hugo, — est le devin fauve. Génie de caverne. Pensée à laquelle le rugissement convient. Maintenant, écoutez. Ce sauvage fait au monde une annonce. Laquelle? le progrès. Rien de plus surprenant. Ah! Isaïe démolit? Eh bien! Ézéchiel reconstruira. Isaïe refuse la civilisation? Ézéchiel l'accepte, mais la transforme. La nature et l'humanité se mêlent dans le hurlement attendri que jette Ézéchiel. La notion du devoir est dans Job, la notion du droit est dans Eschyle; Ézéchiel apporte la résultante, la troisième notion; le genre humain amélioré, l'avenir de plus en plus libéré. Que l'avenir soit un orient au lieu d'être un couchant, c'est la consolation de l'homme. Le temps présent travaille au temps futur, donc travaillez et espérez. Tel est le cri d'Ézéchiel. Ézéchiel est en Chaldée, et, de Chaldée, il voit distinctement la Judée, de même que de l'oppression on voit la liberté. Il déclare la paix comme d'autres déclarent la guerre. Il prophétise la concorde, la bonté, la douceur, l'union, l'hymen des races, l'amour. Cependant il est terrible. C'est le bienfaiteur farouche. C'est le colossal bourru bienfaisant du genre humain. Il gronde, il grince presque, et on le hait. Les hommes autour de lui sont épineux. ***Je demeure parmi les églantiers,*** dit-il. Il se condamne à être symbole, et fait de sa personne, devenue effrayante, une signification de la misère humaine et de l'abjection populaire. C'est une sorte de Job volontaire. Dans sa ville, dans sa maison, il se fait lier de cordes et reste muet. Voilà l'esclave. Sur la place publique, il mange des excré-

(1) Librairie internationale. — Paris et Bruxelles.
(2) Voir les nos 5 et 7.

FEUILLETON DE L'AVENIR

DIALOGUE
DE DEUX OMBRES (1)

Au Père-Lachaise

L'ÉGOÏSTE. — En présence de ces deux cercueils qui viennent de franchir les portes du cimetière, dis-moi, Poète? que penses-tu de l'égalité devant la mort? L'un est de chêne doublé de plomb, et des agents conservateurs protégent contre les vers le cadavre qu'il renferme; l'autre est de frêles planches de sapin, et la décomposition s'est déjà emparée des humbles restes de l'ouvrier défunt. Un immense cortége accompagne le premier; quelques femmes en pleurs et dix hommes du peuple au plus suivent le second. Un caveau particulier, sous un monument de famille, va garder à l'écart la dépouille mortelle du riche; tandis que celle du pauvre, perdue dans la fosse commune, confondra sa poussière avec la poussière des voisins que la mort lui a donnés..... Eh bien, Poète?

LE POÈTE. — C'est vrai! j'aperçois un brillant cortége, suivi d'un modeste convoi, prenant dans ce champ de l'égalité un chemin différent! Mais je ne vois pas que cela.

L'ÉGOÏSTE. — Que peux-tu remarquer?

LE POÈTE. — Que le personnel du cortége se compose d'héritiers, de gens intéressés à suivre cette bière, et d'indifférents, dont la vanité trouve son compte à cette exhibition de leur personne en riche compagnie. Si la douleur des premiers est réelle, elle sera vite tempérée par la lecture de donations en leur faveur; les intéressés sont des notaires, des avoués, etc., qui font acte de présence, afin d'obtenir la confiance de messieurs les héritiers; puis des journalistes payés pour faire un article nécrologique; viennent enfin les indifférents, que, de son vivant, le défunt invitait à ses soirées, et qui vont à son enterrement comme ils iraient à la noce, s'entretenant du cours de la Bourse, de la situation politique, des affaires du Danemark, de l'arrivée du roi d'Espagne, etc., etc.

Vois au contraire l'autre convoi :

Chacun des pas de ces pauvres femmes qui le suivent, est marqué par des sanglots et des larmes, et ces hommes du peuple sont tristes et gardent un religieux silence. Les regrets qu'emporte le défunt, les désespoirs que sa perte a causés, sont vrais et sincères, et l'âme de ce pauvre, puisqu'il lui est donné d'assister dès ce moment aux choses de ce monde, doit être heureuse, car elle peut se dire : J'étais aimée!

Tu me vantes l'avantage d'être embaumé et placé à l'écart, dans un tombeau de famille! Veux-tu que nous allions visiter les tombes où l'on a déposé nos restes?

L'ÉGOÏSTE. — Qu'y verrai-je?

LE POÈTE. — Viens.

(Les deux ombres se rendent d'abord du côté d'un riche monument.)

Voici la tombe sous laquelle repose ta dépouille mortelle... Eh bien, que remarques-tu?

L'ÉGOÏSTE. — J'admire la beauté de cette construction, de cette architecture gothique, le fini, la perfection des sculptures qui en décorent l'extérieur. Tout cela, dis-moi? n'est-il pas d'un effet imposant?

LE POÈTE. — Vois dans ton cercueil de plomb....

L'ÉGOÏSTE. — Parbleu! j'y reconnais mon enveloppe matérielle; les traits de mon visage sont à peine altérés; mes yeux semblent dormir, et ma bouche garde encore son sourire.

LE POÈTE. — Tu vois tout ce qui est susceptible de

(1) Nous sommes heureux d'accueillir cette production d'un jeune littérateur étranger au Spiritisme, mais qui possède en lui toutes nos aspirations et comprend toute la portée morale de notre doctrine. Nous espérons qu'il deviendra un des vaillants lutteurs de notre propagande émancipatrice. A. d'A.

ments ; voilà le courtisan. Ceci fait éclater le rire de Voltaire et notre sanglot à nous. Ah! Ézéchiel, tu te dévoues jusque-là ! Tu rends la honte visible par l'horreur, tu forces l'ignominie à détourner la tête en se reconnaissant dans l'ordure, tu montres qu'accepter un homme pour maître, c'est manger le fumier ; tu fais frémir les lâches de la suite du prince en mettant dans ton estomac ce qu'ils mettent dans leur âme ; tu prêches la délivrance par le vomissement, sois vénéré ! Cet homme, cet être, cette figure, ce porc prophète est sublime. Et la transfiguration qu'il annonce, il la prouve. Comment? En se transfigurant lui-même. De cette bouche horrible et souillée sort un éblouissement de poésie. Jamais plus grand langage n'a été parlé et plus extraordinaire. « Je » vis des visions de Dieu. Un vent de tempête venait de » l'aquilon, et une grosse nuée et un feu s'entortillant. » Je vis un char, et une ressemblance de quatre ani- » maux. Au-dessus des animaux et du char était une » étendue semblable à un cristal terrible. Les roues du » char étaient faites d'yeux et si hautes qu'on avait » peur. Le bruit des ailes des quatre anges était comme » le bruit du Tout-Puissant, et quand ils s'arrêtaient ils » baissaient leurs ailes. Et je vis une ressemblance qui » était comme une apparence de feu, et qui avança une » forme de main. Et une voix dit : — « Les rois et les » juges ont dans l'âme des dieux de fiente. J'ôterai de » leur poitrine le cœur de pierre et je leur donnerai un » cœur de chair... » — J'allai vers ceux du fleuve Kébar, » et je me tins là parmi eux sept jours, tout étonné. — » Etailleurs : — Il y avait une plaine et des os desséchés. » Et je dis : — « Ossements levez-vous. » — Et je regardai. » Et il vint des nerfs sur ces os, et de la chair sur ces » nerfs, et une peau dessus ; mais l'Esprit n'y était » point. Et je criai : — « Esprit, viens des quatre vents, » et que ces morts revivent. » — L'Esprit vint, le souffle » entra en eux, et ils se levèrent, et ce fut une armée, » et ce fut un peuple. Alors la voix dit : — « Vous serez » une seule nation, vous n'aurez plus de juge et de roi » que moi, et je serai le Dieu qui a un peuple, et vous » serez le peuple qui a un Dieu. » — Tout n'est-il pas là? Cherchez une plus haute formule, vous ne la trouverez pas. L'homme libre, sous Dieu souverain. Ce visionnaire mangeur de pourriture est un résurrecteur. Ézéchiel a l'ordure aux lèvres et le soleil dans les yeux. Chez les Juifs, la lecture d'Ézéchiel était redoutée ; elle n'était pas permise avant l'âge de trente ans. Les prêtres, inquiets, mettaient un sceau sur ce poète. On ne pouvait le traiter d'imposteur. Son effarouchement de prophète était incontestable ; il avait évidemment vu ce ce qu'il racontait. De là son autorité. Ses énigmes même le faisaient oracle. On ne savait ce que c'était que « ces femmes assises du côté de l'aquilon qui pleu» raient Thammus. » Impossible de deviner ce que c'est que le « nasmal, » ce métal qu'il montre en fusion dans la fournaise du rêve. Mais rien de plus net que la vision du progrès. Ézéchiel voit l'homme quadruple : homme, bœuf, lion et aigle ; c'est-à-dire, maître de la pensée, maître du champ, maître du désert, maître de l'air. Rien n'est oublié ; c'est l'avenir entier d'Aristote à Christophe Colomb, de Triptolème à Montgolfier. Plus tard l'Évangile aussi se fera quadruple dans les quatre évangélistes, subordonnera Matthieu, Luc, Marc et Jean à l'homme, au bœuf, au lion et à l'aigle, et, chose surprenante, pour symboliser le progrès prendra les quatre faces d'Ézéchiel. Au surplus, Ézéchiel, comme Christ, s'appelle ***Fils de l'homme.*** Jésus, souvent dans ses paraboles évoque et indique Ézéchiel, et cette espèce de premier messie fait loi pour le second. Il y a dans Ézéchiel trois constructions : l'homme, dans lequel il met le progrès ; le temple, où il met une lumière qu'il appelle gloire ; la cité, où il met Dieu. Il crie au temple : — « Pas de prêtres ici, ni eux, ni leurs rois, ni les car» casses de leurs rois. » (Ch. XLIII, v. 7.) — On ne peut s'empêcher de songer que cet Ézéchiel, sorte de démagogue de la Bible, aiderait 93 dans l'effrayant balayage de Saint-Denis. Quant à la cité bâtie par lui, il murmure au-dessus d'elle : JÉHOVAH SCHAMMAS, qui signifient : ***L'Éternel est là.*** Puis, il se tait pensif dans les ténèbres, montrant du doigt à l'humanité, là bas, au fond de l'horizon, une continuelle augmentation d'azur. »

C'est, comme vous le voyez, sculpté dans le marbre le plus pur : la statue est hautaine comme il convient qu'elle soit pour un prophète. Rien n'est vulgaire : tout est grand, tout est profond. On peut écrire au-dessous : ***Phidias ou Praxitèle sculpsit.*** Ajoutons que nulle statue n'est indigne de celle-ci dans ces grandioses propylées. Il n'y manque que la statue du maître, celle de l'Homme-Dieu, Jésus-Christ.

Le marbre a-t-il manqué au poète? ou a-t-il reculé devant le modèle sublime?

Question profonde que nous ne résoudrons pas!

Quoiqu'il en soit, si l'œuvre est incomplète ; elle est franchement campée en pleine lumière, et chacun peut la juger à loisir.

Quant à nous, nous admirons.

Il y a çà et là des pensées graves, véritables apophtegmes spirites, échappés des versets d'Ézéchiel comme celui-ci : « Vous serez une seule nation, vous n'aurez plus de juge et de roi que moi, et je serai le Dieu qui a un peuple, et vous serez le peuple qui a un Dieu. » Comme le proclame le poète : « Tout n'est-il pas là ? — Il n'y a pas de plus haute formule que l'homme libre sous Dieu souverain. » Enfin le puissant écrivain constate que « Christ *évoquait* Ézéchiel, » et que celui-ci était « un résurrecteur. » Ézéchiel peut donc être considéré comme un des précurseurs du Spiritisme, puisque nous nous faisons gloire de croire à la réincarnation et d'accepter comme élémentaire sa haute formule ci-dessus.

ALIS D'AMBEL.

(*Sera continué.*)

CORRESPONDANCE SPIRITE

Carcassonne, le 14 août 1864.

Monsieur le Directeur de *l'Avenir*

Je vous apporte mon adhésion ; acceptez-moi comme un ouvrier de la dernière heure.

Le Spiritisme ne conduit ni aux honneurs, ni à la fortune ; il est donc permis de le confesser publiquement.

« Il est un texte dont vous faites trop bon marché » disait Fréret à Voltaire.

Le théologien avait raison ; ce texte est clair, précis, en dehors de toute interprétation : ***Moïse défend à son peuple d'interroger les morts*** — Deutéronome, chapitre 18, v. 11.

Laissons la cause de la défense ; il est facile de l'expliquer.

Mais, sans phrases : on interroge les morts du temps de Moïse, ou Moïse n'est qu'un misérable fou punissant du dernier supplice un délit imaginaire.

Saint Pierre apparaît à Attilla.

Saint Louis de Gonzague apparaît à sainte Catherine.

La bienheureuse Germaine apparaît à la dame de Beauregard.

Dinocrate apparaît à sa sœur Perpétue.

Samuel apparaît à Saül.

Un nommé Pierre apparaît à l'évêque Stanislas, son évocateur, et le justifie devant Boleslas, roi de Pologne.

Ces faits sont consignés dans les livres saints.

Déchirons les livres saints, ou disons que les morts reviennent.

« L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. »

Cette pensée de Pascal m'a profondément touché. Disciple de Bacon, empirique si l'on veut, j'ai interrogé le grand livre de la Création. J'ai voulu savoir par moi même.

Depuis dix ans je suis en communication directe avec les âmes des morts.

Et voilà pourquoi je sais et j'affirme que les morts reviennent.

---

flatter ta vanité, je le sais. Mais ne remarques-tu pas autre chose? Jette les yeux autour de ton monument funèbre....

L'ÉGOÏSTE. — J'aperçois des allées sablées, ratissées avec soin, des cyprès, des fleurs et du gazon qu'une main amie entretient à grands frais, en faisant apporter de la terre végétale.

LE POÈTE. — Bien! qualifie, si tu veux, *main amie* la main qui paie un manœuvre pour entretenir tout cela, je ne m'y oppose point; moi, j'aurais dit : une main vaniteuse qui veut briller, même dans ses souvenirs les plus intimes, qui pratique, par ostentation, le culte des morts... Maintenant suis-moi; nous allons visiter la fosse commune, où mes cendres se confondent avec tant d'autres cendres.

(Les deux ombres se rendent au cimetière des pauvres. — En passant près du monument dans lequel on dépose les restes du riche dont elles viennent de voir le cortége, elles s'arrêtent pour entendre les chants et les oraisons funèbres, puis les discours prononcés par les *amis* du défunt.)

L'ÉGOÏSTE. — Oh! que je voudrais avoir entendu les discours prononcés à mes funérailles! Moi aussi, j'avais de nombreux amis.

LE POÈTE. — Des amis!... On te prêtait sans doute, comme à ce riche, des vertus que tu n'as jamais eues : la mort lave bien des taches et fait taire l'envie.

Écoute plutôt ce qu'on dit : .... — *Il fut bon père*... — Il laisse, ce bon, cet excellent père! de par le monde, on ne sait où, trois enfants naturels qui mendient sur les grandes routes, et un fils légitime.... qui n'est pas de lui, mais qui reste son unique héritier.... — *Bon fils*.... — Il a fait mourir de chagrin sa mère....

Viens, je ne puis en entendre davantage.

(Les ombres continuent leur route et arrivent à la fosse commune. — Là un *requiescant in pace* et un *oremus*, avec quelques gouttes d'eau bénite pour le repos des âmes d'une douzaine de trépassés couchés côte à côte, mais, à défaut de discours mensongers, de bonnes et saintes larmes, bienfaisante rosée qui doit faire germer des bonheurs pour une autre vie).

L'ÉGOÏSTE. — A la bonne heure! on fait vite la besogne ici.

LE POÈTE. — Elle n'est pas payée, ou bien elle l'est si peu!... Mais ne nous occupons point de cela. Viens voir la place où l'on a mis mes restes.

L'ÉGOÏSTE. — Que veux-tu que l'on reconnaisse dans cette confusion?

LE POÈTE. — Je vais te le dire :

Tu vois comme toutes ces petites croix se pressent les unes contre les autres... Autour de ces croix qui ne cherchent pas à attirer d'autres regards que ceux de la famille, admire ces cyprès nains et ces fleurs, les uns si verts, les autres si brillantes et si belles!... Cherche dessous... tu n'y retrouveras plus les formes de mon corps; mais, à la place, des ossements et de la poussière.

L'ÉGOÏSTE. — Eh bien?

LE POÈTE. — Eh bien, nos corps, après avoir, de leur vivant, prodigué leurs sueurs et leurs soins constants à la cause de l'humanité, se rendent encore utiles au delà du tombeau, en mêlant à l'argile et au sable leurs cendres fécondantes. Ces cyprès et ces fleurs émanent de notre matière, qui les alimente en leur donnant la sève; dans ces brins d'herbe je suis heureux de voir mon enveloppe matérielle revivre d'une autre vie, tandis que la tienne languit à l'état de matière inerte et improductive; dans ces fleurs qui se penchent sur notre commune poussière, il y a de notre substance à nous tous, pauvres et humbles, enterrés côte à côte, et elles semblent se dire, quand elles viennent à éclore, au matin, sous un rayon de soleil : Nous sommes sœurs, comme ceux dont les cendres nous ont donné la vie étaient frères.

L'ÉGOÏSTE. — Et la conclusion de tout cela ?

LE POÈTE. — La voici :

Pendant que ton âme erre autour d'un riche mausolée, et lève le couvercle de ta bière, pour y contempler avec orgueil des traits qu'avec de l'or on a su pré-

Recevez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux et de ma considération distinguée.

T. JAUBERT
Vice Président

Certes, nous acceptons avec enthousiasme une aussi vaillante collaboration que celle que nous promet M. le vice-président du tribunal civil de Carcassonne; nous n'osions l'espérer; nous l'en remercions de tout cœur.

A. D'A.

On nous écrit de *l'Isère:*

« D'abord une remarque sans importance: en m'écrivant, vous qualifiez ma demeure de château... Ma demeure n'est pas une chaumière, ce n'est pas davantage un château; elle ne mérite :

« *Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.*»

» C'est simplement un pavillon bien gai au milieu d'un jardin et de champs de cultures diverses. Dans cette retraite, je n'entends guère parler du reste du monde que par les journaux que je reçois. J'ai été, au printemps, en compagnie des fleurs et des rossignols, et, à l'heure qu'il est, je ne tarderai pas à voir égrener par la machine à battre les beaux épis de blé que nous semons et que le bon Dieu fait pousser.

» Parmi nos moissonneuses, il s'en trouve une qui est veuve depuis longtemps. Comme tant de femmes de la classe laborieuse elle a élevé ses enfants à la sueur de son front et elle gagne son pain par le travail de chaque jour. Peu de temps avant de mourir, son mari avait grondé et brusqué injustement son fils aîné. Trois mois après le décès, cet enfant, âgé de cinq ans, était, le soir, dans la chambre à causer avec quelques camarades de son âge, quand il se mit à jeter des cris qui firent accourir sa mère. L'enfant se débattait contre son père qu'il voyait lui tendre la main et lui dire: — N'aie pas peur, mon petit.

» Cette scène dura près d'un quart-d'heure, et impressionna d'autant plus la mère, qu'elle n'avait jamais oublié ce qui, autrefois, lui était arrivé à elle-même.

» Très-jeune alors, elle était, de grand matin, au mois de février, à ramasser des herbes dans le jardin de sa maîtresse, quand elle vit, au clair de lune, passer à quelques pas devant elle, un homme drapé de blanc et comme emporté par l'orage. Cette vue l'étonna par son étrangeté, mais, sans l'effrayer, et de retour à la maison, elle raconta ce qu'elle avait vu, en raison de l'heure, de la bizarrerie du costume et de la rapidité de la marche.

» Dans la journée, alors qu'elle ne songeait plus à sa vision matinale, on vint lui apprendre que son père, qu'elle ne savait pas malade, était mort à quelques lieues de là après l'avoir longtemps et vainement demandée. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que l'heure de la mort fut en même temps celle de l'apparition.

» Si je vous cite ces faits, ce n'est pas qu'ils aient rien d'extraordinaire, mais parce qu'au contraire, je les crois fréquents. Quant à celle qu'ils concernent et qui ignore jusqu'au nom du *Spiritisme*, elle n'en a pas pour cela perdu le fruit; et si plus d'une grande dame s'effraye à l'idée de la tombe qui recouvre tout ou d'un enfer qui torture éternellement, la pauvre manouvrière croit à l'immortalité de l'âme et à un Dieu clément.

Tout à vous,

Dr L. R.

Galerne, le 5 août 1864



Voilà ce que nous lisons dans *l'Ordre et la Liberté*, journal politique, RELIGIEUX, commercial et littéraire de Caen, du 13 août 1864 :

L'AVENIR

Moniteur du Spiritisme.

« Flavigny, 29 juin 1853.

» Avez-vous vu tourner et entendu parler des tables? J'ai » dédaigné de les voir tourner, comme chose trop simple; » mais *j'en ai entendu et fait parler* : elles m'ont dit des choses » assez remarquables sur le passé et le présent. Quelque ex- » traordinaire que cela soit, c'est, pour un chrétien, qui croit » aux Esprits, un phénomène très-vulgaire et très-pauvre. De » tout temps, il y a eu des modes plus ou moins bizarres pour » communiquer avec les Esprits; seulement, autrefois, on fai- » sait mystère de ces procédés, comme on faisait mystère de » la chimie; la justice, par des exécutions terribles, refoulait » dans l'ombre ces étranges pratiques : aujourd'hui, grâce à » la liberté des cultes et à la publicité universelle, ce qui était » un secret est devenu une formule populaire. Peut-être aussi, » par cette divulgation, *Dieu veut-il proportionner le déve- » loppement des forces spirituelles au développement des » forces matérielles, afin que l'homme n'oublie pas, en pré- » sence des merveilles de la mécanique, qu'il y a deux mondes » inclus l'un dans l'autre, le monde des corps et le monde » des Esprits.* Il est probable que ce développement paral- » lèle ira croissant jusqu'à la fin du monde, ce qui amènera » un jour ce règne de l'Antechrist, où l'on verra de part et » d'autre, pour le bien et pour le mal, l'emploi d'armes sur- » naturelles et de prodiges effrayants. Je n'en conclus pas » que l'Antechrist soit proche, parce que les opérations dont » nous sommes témoins n'ont rien, sauf la publicité, de plus » extraordinaire que ce qui se voyait autrefois. Les pauvres » incrédules doivent être assez inquiets de leur raison; mais » ils ont la ressource de tout croire pour échapper à la vraie » foi, et ils n'y manqueront pas. O profondeur des jugements » de Dieu (1)! »

(1) Correspondance du R. P. Lacordaire et de Mme Swetchine, page 524.

» Cette lettre du R. P. Lacordaire, déjà vieille de onze ans, nous est revenue à la mémoire en voyant arriver à notre adresse, il a peu de jours, le premier numéro d'un nouveau journal, *l'Avenir*, destiné à servir de *Moniteur* à la religion des tables. Le P. Lacordaire, *l'Avenir!* que de souvenirs dans ce rapprochement d'un nom illustre et d'un titre qui inspira naguère de si nobles élans et de si pieux sacrifices; et que ces souvenirs sont loin! Maintenant, après un tiers de siècle, le progrès veut que ce soit la matière qui pense, qui parle et qui écrive. « — QUI VOULEZ-VOUS TROMPER ICI ? » —

» *L'Avenir*, imprimé ces jours-ci, n'est plus que le secrétaire des tables et des chaises, et Dieu sait si, à défaut d'éloquence, il a le verbe haut et l'humeur insoumise! Il fut un temps où la doctrine des tables, innocente et modeste, se donnait pour une introduction pure et simple au spiritualisme et à la foi catholique, pour une voie détournée qui devait conduire les incrédules au pied de la croix. Mais ses prétentions ont grandi avec son influence et le nombre de ses adeptes. Fier d'avoir un journal à Lyon, deux ou trois organes à Bordeaux et deux libraires attitrés à Paris, le Spiritisme a voulu voler de ses propres ailes, sans trop songer au sort de Simon le Magicien. Dans le but d'épargner à notre pauvre humanité les embarras de la conscience et de la morale, il enseigne ouvertement aujourd'hui l'égalité des religions et la fausseté des peines éternelles; la métempsycose, prêchée, depuis Pythagore, par Georges Sand et Victor Hugo, est devenue un de ses dogmes essentiels. Il y a même, *l'Avenir* nous le déclare, et cela ne nous surprend pas, des traces de Spiritisme dans le dernier livre de Renan. Les tables, à elles seules, ont fait ces découvertes. Il est vrai que des indiscrets, des dissidents (le Spiritisme en regorge), ont rapporté que les tables et autres matières frappantes et parlantes disent à chaque instant le pour et le contre sur ces graves sujets. Rien ne ressemble à un bon Esprit comme un mauvais, et il faut toute l'habileté du grand-prêtre M. Kardec, toute la confiance de M. Ledoyen, — *(qui n'est pas)* — l'éditeur de *l'Avenir;* de M. Didier, le libraire académique; et des docteurs de Lyon, de Bordeaux, d'Anvers et de Turin, pour démêler le vrai du faux et pour transformer ce tissu de fantaisies, souvent contradictoires, en un corps de doctrines acceptables. Heureusement que les hommes qui ne croient à rien, hormis au Spiritisme, ne sont pas difficiles, et que, « pour échapper à la vraie foi, » toute superstition a son mérite.

» Si, pour la gloire de la religion et de l'humanité, Lacordaire revenait à la vie, certes rien de ce qui se passe ne l'étonnerait; il ne changerait rien à sa lettre de Flavigny; comme catholique orthodoxe, il croirait toujours aux mauvais Esprits, même lorsqu'ils conseillent, comme cela s'est vu, le retour aux pratiques pieuses; comme ministre de l'Église, il interdirait aux fidèles toute participation à ces évocations par lesquelles, depuis l'origine du christianisme, Dieu permet que les *croyants soient tentés, les indifférents inquiétés, les matérialistes confondus;* et, en face de ce nouvel *Avenir*, si éloigné de l'ancien, l'illustre et saint Moine plaindrait plus que jamais les incrédules des misères que leur impose leur raison.

» Quant à nous, entre Notre-Seigneur Jésus-Christ défendu par Lacordaire et les morceaux de bois « — *(de la Vraie Croix,*

---

server de la décomposition, la mienne examine l'humus que j'animais autrefois : elle y étudie les secrets de la nature dans les diverses transformations subies, et lorsque Dieu, jugeant enfin qu'elle est mûre pour le progrès, me dira d'aller animer un corps plus parfait, ici-bas, ou dans d'autres sphères, toi, tu resteras à attendre, pour les étudier à ton tour et devenir apte à revivre, les transformations matérielles qui apprennent à connaître le Créateur dans ses œuvres, et que ta vanité a retardées, en condamnant ton corps à l'inertie.

L'ÉGOÏSTE. — Penses-tu donc revivre de nouveau de la vie matérielle et intellectuelle ?

LE POÈTE. — Eh! pourquoi, de mon vivant, me serais-je donc soumis à toutes les privations, à toutes les épreuves d'une existence malheureuse, afin de rester honnête homme, si je n'avais entrevu dans les âges la récompense réservée à la vertu ?

L'ÉGOÏSTE. — Alors tu crois à la métempsycose ?

LE POÈTE. — Je crois au progrès de l'intelligence, comme à celui de la matière. Qu'étaient les terrains primitifs, en comparaison de ce qu'ils sont aujourd'hui ? Qu'étaient les premières créatures vivantes, en présence de l'homme ?... Il m'est donc permis de dire : qu'est l'homme en comparaison de ce qu'il peut être? Crois-tu donc le Créateur soumis aux passions de l'homme, et créant une âme parce que celui-ci viendra d'en élaborer l'enveloppe matérielle ?... L'âme existait avant que l'enveloppe fût prête; mais elle sommeillait, attendant le réveil.

On nomme *instinct* ce qui dit à l'enfant de chercher le sein de sa mère, à l'oiseau sortant de l'œuf d'ouvrir le bec pour y recevoir la pâture, au papillon, échappé de sa chrysalide, de puiser le suc dans le calice des fleurs. Cet instinct? c'est une réminiscence du passé qu'ont les intelligences animant tout être créé, en ce qui concerne les besoins matériels; car l'âme, ainsi que la matière, a subi des transformations nombreuses, tendant toutes au progrès. La mort, c'est la délivrance de l'âme, qui a besoin de repos pour recommencer dans une nouvelle existence ses luttes et ses travaux intellectuels.

Je t'ai parlé de la chrysalide : n'est-ce pas une preuve d'existences plus belles que Dieu veut donner à l'homme? n'est-ce pas une révélation de nos destinées futures? La chenille qui a rampé, sommeille ensuite dans une espèce de tombe qu'elle s'est faite, pour se réveiller au printemps, et s'élancer dans les airs, transformée en une brillante créature ailée.

Notre âme, sais-tu ce que c'est? Notre âme, c'est le carbone renfermé dans le charbon, dont il se dégage par le contact de la flamme, et qui s'épure petit à petit pour former un diamant.

HONORÉ BENOIST.

Peut-être?) — « expliqués par M. Kardec, M. Ledoyen comprendra que nous n'hésitions pas un instant.

» DOMIN. »

Nous pensions que l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, Lamennais, n'avait pas été étranger à cet ancien *Avenir*, que le *pseudo-critique* du journal clérical du Calvados nous signale par la plume responsable de M. Domin. Il paraît que nous nous étions trompé. Pour MM. de *l'Ordre et de la liberté*, le philosophe qui s'est séparé de l'Église romaine a complétement été effacé et a disparu sous la robe blanche du moine dominicain. Lamennais est mis sous le boisseau ; seul Lacordaire est resté !... Eh bien ! soit. Car après tout, ce moine qu'on nous oppose était loin de partager l'absolutisme romain, son intolérance et son exclusivisme. Nul n'a oublié l'éloge remarquable qu'en pleine Académie française, l'illustre prédicateur a prononcé en faveur du protestantisme et des mœurs américaines, par opposition aux mœurs des catholiques de tous pays. Mais pour le journal qui prend pour devise : *La vérité, rien que la vérité*, toute vérité n'est pas bonne à rappeler. Nous reviendrons sur l'éminent dominicain et nous prouverons par ses propres écrits qu'il n'était point hostile aux idées du nouvel *Avenir*. Nous nous bornons à souligner aujourd'hui cerains passages de la citation du journal de Caen.

ALIS D'AMBEL.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

I

Le génie

MÉDIUM : M[me] COSTEL

Les facultés créatrices du génie sont la résultante de perceptions extérieures, comme les sentiments sont la résultante de perceptions intimes.

L'humanité se divise en deux races bien distinctes : les hommes qui vivent par la seule raison qu'ils sont créés, et ceux qui créent parce qu'ils vivent : tels, les artistes ; mais je rejette dans le troupeau humain leurs pâles imitateurs, cerveaux sans virilité, qui s'assimilent ce qu'ils ne sauraient produire.

Je ne veux parler ici que des artistes possédés par le génie. Je dis possédés, et non pas qui possèdent ; car le génie est une entité émanant de la nature divine ; aussi, est-il presque toujours méconnu par le vulgaire qui s'obstine à l'accuser d'égoïsme. Pour le penseur, cet égoïsme devient l'individualité. Quoiqu'ils occupent les deux extrémités du cercle, ils sont rapprochés incessamment l'un de l'autre. L'égoïsme est la pensée retournée en dedans, et l'individualité la pensée retournée au dehors. Mais tous deux se rencontrent en ce point, qu'ils rendent profondément indifférents, l'égoïste et l'artiste, aux petits et grands détails qui absorbent l'humanité. Aussi, les enveloppe-t-elle dans la même réprobation.

Les particules les plus actives de Dieu revêtent le caractère unitaire de leur foyer générateur : — Les génies agissent sur toute l'humanité, mais ils agissent en rayonnant, et ne concentrent pas leur activité dans les sentiments ébauchés de la vie terrestre qu'ils dépassent de toute la hauteur de leur vision.

L'homme ne peut assujettir l'aigle à la pesanteur de sa démarche. Pourquoi se plaint-il d'avoir souffert dans son amitié ou son amour pour la créature d'elite qui, un moment rapprochée de lui, s'éloigne, entraînée vers les cimes intellectuelles ? L'art est unique, et ceux qui l'expriment ressemblent aux cymbales d'airain, dures et sonores : le présent ne les entame pas et l'avenir les retrouve intacts.

L'artiste est une individualité ou force agissante ; comme tel, il obéit aux lois primordiales du grand Centre attractif, et sa puissance se rapproche de la simplicité de Dieu. Les sentiments complexes et diffus de l'humanité sont l'expression de son infériorité ; les hommes qui lui sont supérieurs sentent, pensent et agissent avec la complète possession d'eux-mêmes ; ils ne subissent pas ces entraînements aveugles qui, sous le nom spécieux et générique de passions, couvrent le manque d'équilibre des facultés entre elles.

Les génies sont tous des artistes, aussi bien en algèbre qu'en littérature ; ils ont un grand air de famille qui les isole du groupe des hommes de talent ; ceux-ci n'agissent que par sentiment et sont entraînés à la dérive par des courants contraires. Il est temps de protester contre cette niaiserie de l'opinion qui confond l'individualité avec la personnalité, c'est-à-dire, la plus haute expression de la liberté humaine avec l'assujettissement sanguin et nerveux appelé sensibilité et passion.

Le génie peut tout et devient tout ; mais il ne veut et n'accepte pas tout, ainsi que font les autres hommes.

La création est si belle, qu'elle sacre même de grandeur l'acte animal de la naissance. Qu'est-ce donc, lorsque ce n'est plus le corps qui conçoit, mais le cerveau, cet éternel reproducteur de la pensée unique ? L'art est une permanance de vie qui annihile le mystère de la mort. Il est plus religieux et plus rapproché de la vérité que ne le sont les cultes et leurs prêtres, parce qu'il prouve la grandeur de l'homme, et le rattache directement au principe unique et fécond de la vie indestructible.

Aux artistes de génie appartiennent donc la sérénité et la force qui les font planer au dessus de l'agitation humaine, et leur font dominer, ainsi que des statues colossales, la petitesse de ceux qui fourmillent sous leurs pieds de bronze.

celui qui fut: GOETHE

II

La Vérité

MÉDIUM : M. ALFRED DIDIER

Monsieur et ami,

Je vous remercie de l'insertion de l'article sur l'âme et son origine écrite, sous l'inspiration de Lamennais. Me confiant sur la force que les Esprits me donnent peu à peu, et sur la liberté morale permise aux rédacteurs de l'*Avenir*, je viens vous communiquer les considérations suivantes qui m'ont été données médianimiquement :

Beaucoup d'hommes prétendent aimer la vérité, beaucoup la cherchent avec passion, mais bien peu osent la regarder en face. Si on calculait le nombre de vérités que les hommes ont improvisées suivant leurs coutumes, leurs instincts, leurs caprices, on serait effrayé de cette foule de mensonges ! Puisqu'il y a profusion de vérités, nécessairement, la vraie est dans les cieux, attendant pour éclairer le monde que les nuages qui sont devant elle soient dissipés et complétement disparus.

Plus que partout ailleurs la vérité est redoutable aux hommes en ce qui touche les questions des causes premières, des principes, qui nous font penser, agir et mourir. Le cerveau de l'homme accepte avidement sans réfléchir une croyance mièvre, bornée, contre laquelle il n'a guère à lutter, qui le déclare roi de l'univers dans le sens mesquin et égoïste du mot et le laisse sans autre espérance, qu'une vie, qu'une seule existence, qui, à elle seule, lui vaudra en bien ou en mal, l'éternité ! L'autre côté du cerveau humain plus vaste, plus chercheur, plus près de la divinité que l'autre, n'a aucune mesure dans son contre-poids ; et comme une balance énorme, le cerveau humain vacille, entre ce qu'il ne comprend que par lui ou ce qu'il ne comprend que par le Panthéisme.

Le monde, ce qu'on appelle le monde, contemple la lutte, rit, écoute et s'amuse avec la naïveté la plus spirituellement ignorante du sérieux avec lequel les combattants prennent la chose, et on saute aisément de Robert-Houdin, aux phénomènes les plus saisissants pour la pensée et pour le cœur.

Mais ce qu'il y a de plus insensé dans tout cela, c'est le diable qui s'en mêle ! Pauvre mannequin brisé ! le sort en est jeté ; la pensée humaine n'a plus le vol bas et craintif des petits oiseaux ; il faudrait maintenant un épouvantail gigantesque pour suivre la pensée humaine dans l'espace, et on le sait, le diable même dans toute sa puissance, est au centre de la terre.

Les luttes dans le même camp sont meurtrières, les divisions entre mêmes membres sont douloureuses, puisqu'on rompt ce qui était joint ; aussi dans toute communion humaine où la recherche de la vérité doit être le but de tous, par les voies de la conciliation, de la libre discussion et de l'égalité intellectuelle possible, pour que chacun donne selon ses moyens, doit-on craindre les luttes dans le même camp, la division dans la même famille.

Ces divisions, ces luttes viennent naturellement de deux causes indiscutables : c'est que les uns voient l'avenir sans voir le présent, contemplent face à face la lumière sans s'émouvoir, et osent dire à l'humanité des vérités qu'elle redoute ; d'une autre part, les autres s'attachent uniquement au présent et, pour lui complaire, façonnent de ces idées raisonnables et niaises que naturellement le temps écoulé détruit pour construire enfin ces vérités, tardives peut-être, mais immuables dans leur commencement, et dans leur fin.

Que de luttes religieuses, que d'inepties sanglantes évitées, si la voix des prophètes de Dieu, dans tous les temps, avait été plus écoutée, plus recueillie comme ces remèdes sauvages qui poussent sur les hauts sommets tout près du ciel ; que d'ignorances, de corruptions guéries aussitôt par ces remèdes divins ; que de ténèbres détruites par ces pénétrations de lumière ; il est vrai qu'une philosophie a désespérément montré la supériorité de l'être pensant sur le dogme, de l'humanité enfin intelligente sur les mystères et les ignorances de toutes sortes ; mais qu'a-t-elle fait, sinon devancer les temps, attaquer face à face le présent et préparer l'avenir libre par les destructions de toutes sortes qu'elle a semées autour d'elle. La philosophie militante a terrassé l'ignorance ; la philosophie conciliante, que ce soit Spiritisme ou Spiritualisme (il n'y a qu'un mot absolu, le *progrès de l'âme*) doit non plus renverser, mais élever.

ALFRED DIDIER.

(*La fin au prochain numéro.*)



BIBLIOGRAPHIE

LE DIABLE

PAR M. CAYLA (1)

Que nous veut M. Cayla? Il nous apprend que le diable est mort.

Le Spiritisme dit qu'il n'a jamais existé : c'est bien mieux ; mais il dit qu'il existe de *mauvais Esprits*, et toute l'histoire le prouve.

Il dit à M. Cayla et à toute l'école matérialiste de nos jours : « Ce n'est pas vous, négateurs et incrédules, Pygmées de l'humanité, qui auriez pu détruire rien sans entasser des ruines, et appeler à votre secours la mort et le néant !

» Le rire ne prouve rien. Il y a des faits qu'on ne peut détruire.

» Votre intention peut être bonne, monsieur Cayla, mais l'exposition de vos idées est malheureuse.

» Votre livre où vous tournez en raillerie le Spiritisme est un livre vraiment spirite, à votre insu, et qui fera du bien à la sainte cause de la vérité ; car on raisonnera ainsi : « En vain M. Cayla et consorts auraient-» ils dit : On ne doit pas croire à Satan, qui n'est qu'un » fantôme risible. »

» Beaucoup de gens qui ont vu des manifestations suspectes, et qui ne peuvent réellement l'attribuer qu'aux Esprits pervers, auraient répliqué, comme le bon Orgon dans *Molière :*

J'ai vu, dis-je, bien vu, de mes propres yeux vu,
Ce qui s'appelle vu.....

et ils auraient envoyé promener M. Cayla avec ses absurdes négations.

» Donc il fallait que le Spiritisme vînt éclairer l'humanité sur la nature des Esprits impurs, pervers, légers ; qu'il lui dise : « Ces Esprits ne sont pas des » *diables*, au sens des doctrines grossières du pseudo-» christianisme. Ils peuvent se repentir, progresser, » s'améliorer. Lorsqu'ils se montrent, on doit avec eux » user d'exhortations et prier les bons Esprits de les » instruire et de les écarter. »

» Le Spiritisme ne provient pas, comme le dit M. Cayla, *de la bêtise humaine et de la crédulité*, c'est la vérité de Dieu, sa révélation continuée à notre âge ; il vient pour donner la clef de tous les fanatismes et de toutes les superstitions.

» M. Cayla, dans son traité, est l'ouvrier inconscient du Spiritisme.

» Qu'il sache ceci toutefois, lui et ses aveugles adeptes, c'est que, sans notre doctrine, son ouvrage serait sans portée aucune et n'aboutirait pas. Il y aura encore de grandes manifestations par possession, subjugation ou autrement, de ce que le moyen âge nommait *Satan*, et notre doctrine divine l'expliquera seule ; seule elle les fera cesser, seule elle sera le couronnement de notre siècle.

« A. DE MONT-NEUF. »

(1) Un volume de 412 pages. Dentu, éditeur.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.